

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Oscar de CHASTONAY

Le Collège de St-Maurice fête le 650^e
de la Confédération, Discours du
Conseiller d'Etat

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1941, tome 40, p. 172-179

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le Collège de St-Maurice fête le 650^e anniversaire de la Confédération

Discours de M. le Conseiller d'Etat de Chastonay

La fête du 650^e anniversaire de la Confédération eut lieu le 25 juin au Collège de Saint-Maurice. Ce fut une cérémonie magnifique dans sa tenue et sa simplicité.

A 8 h. 30, une messe solennelle a été célébrée à l'église abbatiale par M. le chanoine Rageth, recteur du Collège. A l'orgue, le Chœur abbatial et la Schola exécutèrent en polyphonie et en plain-chant les textes liturgiques. L'office prit fin par le chant du « Te Deum » et la bénédiction du Très Saint Sacrement.

C'est au premier étage de l'Abbaye, dans les vastes et clairs corridors du monastère, que se déroula la manifestation patriotique. Une tribune, ornée de verdure et placée devant un immense drapeau suisse que prolongeaient de grandes draperies aux couleurs fédérales avait été aménagée pour l'orateur, M. le conseiller d'Etat Oscar de Chastonay, chef du Département des finances.

Après l'exécution d'un morceau de fanfare du plus bel effet, sous la direction de M. le chanoine Revaz, M. de Chastonay prit la parole, salué par les acclamations de ses auditeurs. Il présenta d'abord les hommages du Gouvernement valaisan à S. Exc. Mgr Burquier, remercia M. le colonel-brigadier Schwarz d'avoir bien voulu s'associer à cette fête de la jeunesse et eut des paroles flatteuses pour les professeurs du Collège. Il se déclara heureux, ensuite, qu'on ait bien voulu l'inviter à participer à la cérémonie du 650^e anniversaire de la Confédération dans ce Collège qu'il connaît bien puisqu'il y a reçu toute son instruction classique. Puis il prononça le discours suivant que nous sommes heureux de pouvoir publier.

Mes chers amis,

Le peuple suisse, en cette année 1941, célèbre un grand anniversaire, un jubilé patriotique. Il se recueille et reporte sa pensée vers le passé lointain, vers ce jour qui reste lumineux dans l'ombre des souvenirs, le jour où la Patrie est née.

Il y a 650 années. Le destin s'est ouvert. Dans la mêlée d'une Europe incohérente, un peuple s'est levé.

Une bannière s'est dressée. Une page nouvelle a commencé dans l'histoire du monde. La Suisse est apparue.

Six siècles et demi. L'étape est longue déjà, et souvent le chemin fut difficile. Un instant, avant de repartir, arrêtons-nous et regardons, derrière nous, tout là-bas. Le présent se nourrit du passé. A travers les yeux de votre jeunesse, il s'illuminera des espérances de l'avenir.

En cette année tragique, cruelle pour tant de peuples et qui pèsera lourdement dans les balances du sort, se peut-il que nous parlions d'espoir ?

Devant vous, jeunesse de mon pays, oui, il le faut, parce que vous êtes l'espoir vivant du lendemain. Par la méditation du Pacte, c'est possible, parce qu'il en donne la promesse.

Est-ce un caprice du destin ? La Suisse dont l'existence a commencé dans les convulsions d'une époque troublée, fête cet événement au milieu d'un monde bouleversé. Il y a là pour notre génération, une leçon directe, un avertissement manifeste.

Le Pacte de 1291 a été renouvelé et définitivement scellé, à cause de la malice des temps. Mieux que jamais, aujourd'hui, nous pouvons en comprendre l'essentielle valeur, — plus que jamais, en ce moment où notre destinée peut être mise en discussion à un nouveau tournant de notre histoire, nous aurons besoin d'en ranimer les clauses.

Ouvrons donc notre histoire à sa page première et méditons.

In nomine Domini, amen !

Ainsi commence, par un acte de foi, le texte sacré de l'alliance. Ainsi commencera notre méditation.

Nous dirons d'abord à Dieu la reconnaissance d'un peuple à qui sa bonté, toute gratuite, a donné l'un des plus beaux pays, une terre façonnée pour la liberté, une histoire heureuse où la bienveillance particulière de sa Providence est constamment présente. Il y a beaucoup de pays plus grands, plus puissants et plus riches. Il en est peu d'égaux dans l'honneur. Il n'en est point dont le bonheur modeste ait été plus sereinement fidèle. Notre terre est petite, notre peuple est faible. Mais notre grandeur est morale. Elle est hors de l'atteinte des hommes.

Notre richesse est celle de l'effort toujours récompensé. Notre force est dans le bras de Dieu que nous avons choisi comme garant de notre parole.

Au nom du Seigneur, amen !

Nos pères ont juré de rester unis, de s'entr'aider en toutes circonstances, de respecter la loi et les chefs, de servir la justice, d'éviter toute dissension et de résister, en commun, à toute violence du dedans et du dehors. Ils ont pris Dieu à témoin de leur serment. Ils l'ont tenu.

Le Pacte est respecté. Nul ne l'a déchiré. Il doit, si Dieu le permet, et si nous le voulons, durer à perpétuité. Il durera.

Notre pensée reconnaissante se tourne, ensuite, vers les fondateurs de la Patrie.

Ils étaient quelques-uns seulement, des paysans simples et modestes, sans fortune, sans ambitions conquérantes, mais honnêtes, laborieux, robustes et fiers, fidèles à tous les devoirs et craignant Dieu. Ils avaient une passion, celle des montagnards solitaires : ils aimaient la liberté. Pour elle, ils ont tout offert, tout risqué, tout donné, leurs biens, leur tranquillité, leur vie. Ils ont conquis d'abord leurs droits d'hommes libres par leur fidélité à leur seigneur légitime. Quand la menace est apparue sur eux et qu'ils virent en péril les libertés acquises, ils se sont ligués, et, confiant à Dieu le sort de leurs armes, ils ont lutté. Un contre dix, les uns pour les autres, sans répit, mais sans haine, sans esprit de conquête, pour protéger seulement leurs personnes et leurs biens contre l'injuste agresseur, ils se sont battus.

Leur sang a scellé l'alliance. Ce sacrifice était nécessaire. Car la malice des temps n'a jamais cessé pour les hommes et c'est le sort de l'humanité déchue de devoir, toujours, racheter la paix sur les champs de bataille.

Et ce fut Morgarten, la première victoire qui marqua notre histoire du signe du succès et démontra, à la face des rois, la force d'un peuple qui veut vivre.

Le triomphe des Waldstätten porta ses fruits. Autour d'eux vinrent se grouper d'autres pays, des bourgs et des villes. Et la Suisse grandit.

Et ce fut Sempach, Naefels, ce fut Grandson, Morat, les épisodes héroïques, et Marignan, la glorieuse défaite.

Et depuis lors, les maîtres du monde s'inclinèrent. Les Confédérés avaient conquis le respect des puissances.

Plus tard, viendront d'autres épreuves, d'autres écueils surgiront sur la route. L'étranger reviendra menacer l'alliance des Confédérés qui subiront l'assaut des idées, d'abord, importées du dehors, et qui devront résister, de nouveau, par les armes, aux tentatives des conquérants. Il y eut des échecs. La petite nation dut succomber. Son existence même, un temps, fut éclipsée.

Mais le Pacte restait vivant au cœur des fédérés, la foi finit par surmonter toutes les entraves. La Suisse a survécu.

Et maintenant ?

La malice des temps fera-t-elle surgir un péril nouveau ? La Suisse a duré, par son effort, par la volonté de ses enfants. Elle a été protégée. Autour de nous, aujourd'hui, tout n'est que ruine, dévastation, luttes sanglantes, misère et servitude. Une fois encore nous sommes épargnés. Nous avons échappé à la guerre, grâce à la bienveillance manifeste de la Providence, grâce à notre armée, grâce à notre position géographique en dehors de la route des invasions. Nous sommes étonnamment privilégiés, sans l'avoir, toujours, mérité, sans même savoir assez l'apprécier.

Prions Dieu et veillons pour que notre chère Patrie ne soit pas atteinte. Sans notre effort, Dieu ne fera rien pour nous. Sans Lui, nous ne pourrons rien. Avec Lui, nous pouvons espérer.

Mais n'espérons pas échapper aux conséquences de la guerre. Nous paierons notre tribut d'épreuves. Au milieu d'une Europe déchirée, meurtrie, ruinée, nous serons solidaires des autres peuples. De longs et durs sacrifices nous seront imposés.

Dès lors notre devoir présent est clair.

Nous devons durer, nous devons tenir, à tout prix, tenir militairement, économiquement, financièrement, tenir contre tous, envers et contre tout.

Comment le pourrons-nous ?

En demeurant fidèles au Pacte, à l'esprit du Pacte, inébranlablement. Comme il est dit, en son préambule,

aujourd'hui de nouveau, « c'est accomplir une action honorable et profitable au bien public que de confirmer, selon les formes consacrées, les conventions ayant pour objet la sécurité et la paix ».

Ce qui a fondé le passé peut garantir l'avenir.

Nous devons croire d'abord en notre destinée, puis agir selon notre foi.

Tous les peuples ont leur mission, dictée par leurs conditions naturelles et leur histoire. Et ils n'ont droit à l'existence qu'en étant fidèles à leur tâche, en étant utiles à la communauté.

La Suisse peut être utile. Sa mission est l'une des plus hautes, des plus belles. C'est une mission de paix. C'est une mission grande et noble que nous avons librement et généreusement acceptée et à laquelle nous ne devons jamais faillir. Nous donnons au monde la vivante et quotidienne démonstration de l'entente réelle de peuples divers par la race, la langue et la religion. Nous avons réussi ce miracle de sagesse politique : l'unité dans la diversité.

Ce que d'autres peuples ont tenté, ce que des codes internationaux ont voulu imposer, nous l'avons créé, en mettant à la base de notre libre alliance le respect des libertés humaines et l'esprit de solidarité. Ainsi les pâtres de la petite Suisse ont enseigné le monde. Notre exemple est unique et le salut peut venir par lui. « La Suisse, comme l'a dit le poète, dans l'histoire, aura le dernier mot. »

Mais comprenons bien cette leçon.

Le ciment de notre union est d'ordre spirituel. La liberté dont elle est garante est un bien d'essence morale. Elle a sa source dans la loi chrétienne qui impose le respect de la personne humaine. La croix fédérale s'appuie à la Croix du Christ. Et c'est dans la mesure où nous éviterons toute déviation de la droite ligne qui nous relie à nos origines chrétiennes et nationales, tant que nous saurons rester ce que nous sommes, ce par quoi

nous valons quelque chose dans l'histoire des peuples, que nous garderons toutes nos chances de servir et notre droit à l'existence.

Il y a un plan providentiel qui guide les peuples sur la route, douloureuse parfois, de leur destinée. Je crois que la Suisse pourra porter le flambeau dans la nuit qui vient, je crois qu'elle pansera les plaies innombrables des peuples meurtris, je crois qu'elle enseignera l'amour.

Dans un monde égaré par l'erreur, vidé de toute spiritualité, divisé par ses appétits matérialistes, affolé par la haine des classes, déchristianisé, il n'y aura point de salut, avant l'épreuve subie. Le calvaire sera gravi. Les malheurs seront grands. Et les yeux ne s'ouvriront pas avant que les larmes ne soient toutes pleurées.

L'histoire est d'une implacable logique. On a semé l'erreur. On aura les conséquences.

Après, mais après seulement, la rédemption sera possible.

Il faudra redresser la Croix.

La deuxième leçon de l'histoire de notre pays est celle de l'effort.

Pour conquérir son indépendance et la conserver, le peuple suisse, tout au long des siècles, a dû accepter la lutte. Sans cesse menacée, soumise aux vicissitudes de la politique des grands, contestée et jalousée, notre liberté a dû être défendue, rachetée, raffermie. C'est un bien fugitif que l'indolence laisse échapper et qui se doit reconquérir chaque jour. Une vigilance sans sommeil à l'égard de soi-même, une prudence éveillée à l'intérieur, une surveillance sans faiblesse de l'extérieur peuvent seules la sauvegarder. L'ennemi le plus astucieux est au dedans. La liberté meurt de son propre abus, la licence. Elle ne vit que du courage moral. Sa loi est celle de l'effort.

Pour assurer son existence matérielle, le peuple suisse a dû s'imposer, aussi, un dur et persévérant labeur. Sa terre est belle, mais pauvre et ne donne rien qui ne lui soit arraché de force. Le paysan de nos montagnes a conquis son champ, parcelle après parcelle, en luttant contre une nature ingrate. L'ouvrier a formé son métier

par une longue patience. Cet effort a reçu sa juste prime. Le travail suisse est honoré, son œuvre est appréciée. Elle est au premier rang et la fortune lui a souri.

La troisième leçon est celle de la solidarité. Elle est traduite dans notre devise : Un pour tous, tous pour un.

Dès le premier jour, les Confédérés ont mis en commun toutes leurs forces pour la protection de leurs biens particuliers. La meilleure sauvegarde des intérêts de chacun est la défense de l'intérêt général. Les familles sont solidaires, comme les professions, comme les cités. L'égoïsme individuel creuse sa propre tombe. Il ne peut y avoir de bonheur pour les uns, dans le malheur de tous les autres.

Pour l'avoir oublié, des peuples entiers sont, aujourd'hui, voués à la destruction.

Voilà l'enseignement de notre histoire. Elle rejoint celle de toutes les nations. Ces règles sont communes à tous les hommes dans la société. La nature est immuable.

Malgré votre jeune âge, il est salutaire que vous l'appreniez. Car l'avenir sera exigeant. Il vous demandera beaucoup.

Jeunes intellectuels, vous avez donc, dès maintenant, des responsabilités à accepter, un devoir à remplir, une tâche à préparer. Vous serez l'élite qui demain prendra, dans ses mains, le sort du pays. Le peuple attend de vous que vous sachiez le servir. Apprenez votre métier de chefs.

Nous mettons, en vous, notre confiance et notre espoir. Vos maîtres répondent de vous. Nous savons que, dans cette maison, réservoir d'énergie, pépinière féconde, vous deviendrez des hommes, des patriotes et des chrétiens. Notre sécurité est ici.

Vous me pardonnerez, mes chers amis, des paroles aussi graves, en un jour de fête. Il est nécessaire que vous les sachiez ; votre intelligence d'ailleurs est ouverte aux vérités, votre cœur est déjà fort des vertus enseignées.

Vous pouvez regarder en face la réalité. Et la réalité est dure.

Notre génération est sacrifiée. Elle sera jetée au creuset d'où sortira le métal pur des renouveaux. Nous luttons pour vous qui nous suivrez, nous vous gardons le patrimoine.

Vous, jeunes étudiants, préparez-vous à le recevoir, apprenez, dans l'effort généreux de vos études, à reprendre la course.

Et quasi cursores, vitae lampada tradunt.

Pour que vive notre chère Patrie, nous tiendrons jusqu'au bout de nos forces.

Après, c'est à vous d'achever.

Les derniers mots de ce magistral discours furent couverts d'applaudissements tandis que les invités, parmi lesquels on notait la présence de M. le préfet Charles Haegler, les révérends Pères Capucins et les révérends Pères Blancs, présentaient à M. de Chastonay leurs compliments. Toute l'assistance debout entonna ensuite le Cantique suisse qu'accompagnait l'excellente fanfare du Collège.

Au dîner de midi, S. Exc. Mgr Burquier recevait à la table de l'Abbaye les personnalités qui avaient honoré la manifestation du matin de leur présence. Mgr eut des paroles extrêmement délicates à l'adresse de ses hôtes, M. le conseiller d'Etat de Chastonay, M. le colonel-brigadier Schwarz et M. le préfet Haegler, qu'il remercia vivement de leur amabilité et de tout le dévouement qu'ils déploient pour le bien du pays.

La journée se termina par le congé qu'au nom de M. le conseiller d'Etat Pitteloud, chef du Département de l'Instruction publique, M. de Chastonay avait octroyé aux étudiants. Le souvenir des grandes, belles et réconfortantes leçons que l'éminent homme d'Etat leur a si éloquemment données restera gravé dans leur mémoire reconnaissante.